



Compte rendu de l'ouvrage :

Pietro BASSO. *Modern Time, Ancient Hours*. Londres, Verso, 2003,
Publié en 1998 dans sa version originale aux éditions Franco Angeli.

François Pizarro Noël

Responsable méthodologique, candidat au doctorat en sociologie (UQAM)

1 : Introduction

Les questions théoriques peuvent souvent sembler planer au dessus de la vie des individus et de l'évolution ou de la dynamique des sociétés. Mais ce « détachement » de la théorie et de la pratique n'est souvent rien d'autre qu'une illusion fâcheuse. Et les implications réelles et concrètes des positions théoriques sont souvent bien plus importantes que nous le souhaiterions. Il en va ainsi de la question abordée par Pietro Basso dans son ouvrage intitulé « *Modern time, ancient hours* » publié chez Verso en 2003.¹

Basso débute son ouvrage par une discussion de l'hypothèse formulée par Keynes en 1950 selon laquelle les hausses de productivité du travail mènent à terme, à une réduction des heures de travail. Cette proposition théorique acceptée comme une « loi générale » de l'économie capitaliste semble incontournable, notamment dans le processus servant à la prise de décision des instances gouvernementales et entrepreneuriales. Loin de la prendre comme une vérité indiscutable, Basso se propose dans ce livre, de tester sa validité. Sa méthodologie est simple : il examine les principaux pôles de l'économie industrielle, les régions où l'augmentation de la productivité a été la plus importante au cours du siècle dernier.

Sa thèse va à l'encontre de l'idée largement partagée de la baisse du temps de travail ; au contraire selon lui la hausse de la productivité s'accompagne d'une hausse du temps de travail. Son explication tente d'invalider celle de Keynes : les hausses de productivité du travail, principalement liées à l'utilisation de machines, ne se convertissent pas automatiquement en une baisse de temps de travail.

Basso appuie sa thèse sur nombre de données empiriques. Depuis les 50 dernières années, les hausses considérables de la productivité du travail n'ont pas été accompagnées d'une réduction du temps de travail². Non seulement le temps de travail durant cette période, dans les pays occidentaux, était stagnant ou légèrement à la hausse, lorsque nous considérons uniquement les 20 dernières années, l'écart entre la hausse de productivité et les heures de travail augmente encore davantage.

Ainsi, les études les plus citées, affirmant qu'en un siècle (1890 - 1990) nous sommes passés d'une journée de travail de 12-13 heures par jour à 8 heures par jour et validant l'hypothèse de Keynes, sont erronées selon Basso. Cette critique radicale repose sur deux objections de base. La première est que les périodes de guerre sont exclues de ces études, du fait de leur « caractère exceptionnel ». Or, les heures de travail ont tendance

¹ Publié en 1998 dans sa version originale aux éditions Franco Angeli.

² Pietro Basso. *Modern Time, Ancient Hours*. Londres, Verso, 2003, p. 28. Toutes les notes qui suivent font référence au même ouvrage.



à augmenter et les semaines de travail de 50 heures ne sont pas rares. La seconde est que la hausse du temps de travail (dans les pays développés) n'a diminué de façon significative qu'à deux reprises. La première se situe dans les années 1920, lorsque le BIT s'est prononcé pour la journée de huit heures et la seconde dans les années 1960, lorsque les fins de semaine se sont généralisées.³

Basso constate donc dès le départ certains faits paradoxaux eu égard à l'hypothèse de Keynes. De plus, les périodes où une baisse importante du temps de travail est patente correspondent à celles où la productivité a relativement peu augmenté (C'est le cas par exemple de la période 50-80). Donc, l'augmentation de la productivité ne semble pas coïncider avec une baisse du temps de travail, mais va de pair soit avec l'intensification du travail, soit avec l'augmentation ou la stagnation du temps de travail.

Notre travail reprend en partie le raisonnement et la présentation de Basso, qui sont le fondement de sa contre-hypothèse, celle de l'augmentation de la productivité grâce à l'augmentation du temps travaillé. Nous nous attarderons donc en premier lieu à l'évolution du travail durant les cent dernières années en Europe, aux Etats-Unis et au Japon. Ensuite, nous nous centrerons plus précisément sur le dernier quart du vingtième siècle dans ces mêmes régions.

Après avoir passé en revue son étude particulière des périodes 75-89 et 90-99 qui porte sur les déterminants des heures de travail des ouvriers des pays industrialisés, nous évoquerons quelques-unes des critiques adressées par Basso aux positions théoriques dominantes. Son raisonnement explicité, nous serons en mesure de porter un regard global sur la thèse de Basso et d'en souligner les insuffisances et les apories.

2 : Les heures de travail au 20e siècle : un siècle de travail

Une étude détaillée de l'évolution des horaires de travail aux USA au Japon et en Europe permet de mettre en relief une évolution similaire dans les trois régions du monde.

La période allant du début du siècle aux années 30 voit aux Etats-Unis comme ailleurs le temps de travail des ouvriers diminuer, notamment en raison des pressions du BIT. Mais, dès la fin des années 30-40, aux États-Unis, le temps de travail cesse de diminuer et l'accès des femmes au marché du travail contribue à l'augmentation des heures moyennes travaillées.

La période qui va des années 50 au début des années 70, considérée comme l'âge d'or de l'industrie américaine, voit le temps de travail des ouvriers stagner aux alentours de 37 heures. Mais ce n'est là qu'un sursis, car la crise du milieu des années 70 vient remettre en question la stabilité de l'emploi. L'arrivée de Reagan à la présidence des Etats-Unis à la fin de la décennie permettra une « réorganisation » de l'économie américaine dont les ouvriers ressentent encore les effets.

Dans les années 80, les politiques économiques et sociales mises de l'avant par le président Reagan ont des effets importants sur le temps de travail. De manière générale, on assiste à une hausse de l'emploi à temps partiel et à une hausse du nombre d'heures de travail par semaine, pour atteindre 40 heures par semaine. Parallèlement, là où le temps de travail diminue effectivement, les salaires chutent et les emplois sont plus précaires. Le portrait est sombre. Nous constatons une hausse des heures supplémentaires et du double emploi, des horaires atypiques et de la densité de travail, couplée à une chute de l'absentéisme. Au cours du siècle dernier, la hausse marquée de



COMPTES RENDUS D'OUVRAGES

Chaire de Recherche du Canada en Mondialisation, Citoyenneté et Démocratie

<http://www.chaire-mcd.ca/>

la productivité de l'industrie américaine ne semble pas s'être traduite par une baisse significative des heures de travail, au contraire.

Au Japon, la hausse de la productivité enregistrée au cours du siècle dernier est aussi liée à une hausse du temps d'exploitation de la force de travail. La situation des ouvriers y est pire, puisqu'ils travaillent actuellement en moyenne de 15 à 35 % de plus que leurs collègues américains. Basso explique ceci par l'implantation du toyotisme, qui est une version « améliorée » du Fordisme *Made in Japan* qui s'est implanté dans les années 1970.

Contrairement à certaines idées reçues, l'Europe ne fait pas exception à la tendance observée sur les autres continents. Le temps de travail y a aussi stagné. En Angleterre, on est passé de 47 heures par semaine en moyenne en 1919 à 47 heures par semaine aujourd'hui.⁴ Et cela, sans compter l'intensification de ces heures. Le portrait n'est pas plus réjouissant dans la plupart des autres pays européens. Nous reviendrons d'ailleurs plus loin sur la critique de Basso au sujet du mythe de la différence du capitalisme européen et nous verrons de quelle façon les ouvriers européens se voient imposer des horaires qui s'apparentent de plus en plus à ceux des ouvriers japonais et américains.

Certains phénomènes propres au vingtième siècle, l'augmentation de l'espérance de vie des populations des pays industrialisés par exemple, sont parfois utilisés comme arguments en faveur de la thèse de la « libération » des ouvriers et de la société du loisir. Basso utilise un ensemble de faits pour réfuter l'idée selon laquelle l'augmentation de l'espérance de vie produit une diminution du temps de travail. Pour lui, nous sommes plutôt en présence d'une augmentation de la durée de la vie active des ouvriers. Faut-il préciser que cette augmentation du nombre moyen d'années travaillées par les ouvriers ne conduit pas à une baisse des heures de travail moyennes quotidiennes?

Basso explique qu'en occident, entre 1918 et 1990, la hausse de productivité est de 900% et que la semaine de travail est passée de 48 heures à 40 heures en moyenne. Bref, une hausse de productivité de 900% a mené à une baisse de 16.6% des heures de travail⁵. Inutile de dire à quel point ces résultats vont à l'encontre de la théorie de Keynes. D'autant plus que cette baisse de 8 heures par semaines n'est que le résultat des fins de semaines libres et des vacances payées revendiquées par les ouvriers et non d'une baisse du nombre d'heures de travail quotidien...⁶

3 : Basso et Labini : perspectives antagonistes

De cette rapide présentation historique du temps de travail au vingtième siècle, nous pouvons retenir que depuis la deuxième Guerre mondiale, nous avons assisté à une stagnation relative des heures de travail accompagnée d'une hausse de la productivité et de l'intensité du travail (et cela, sans tenir compte du travail au noir et des emplois multiples).

Mais le point de vue de Basso ne semble pas faire référence dans ce champ d'études. La tendance est toujours de présenter une baisse continue du temps de travail au fil du temps, ce qui est en adéquation avec la théorie de Keynes. Saylor Labini, par exemple, prétend que le temps de travail aurait chuté de 50% sur l'espace d'une vie depuis les cent dernières années.

4 p. 40.

5 p. 42.

6 ibid.



Basso répond à ces auteurs de manière critique. En considérant l'ensemble de la population ouvrière, tiers-monde compris, et l'augmentation continue de la densité du travail qui s'accélère depuis les 25 dernières années, cette hypothèse semble farfelue. Ni la quantité, ni la qualité du temps de travail ne sont comparables. Sans parler de la pression à laquelle sont soumis aujourd'hui les ouvriers qui travaillent selon un rythme déterminé par des machines ou par le marché.

4 : La fin du vingtième siècle 1 : 1974-1989

Basso critique radicalement les fondements d'inspiration keynésiens de la thèse de Labini par le biais d'une démonstration factuelle. Il s'appuie sur un découpage historique plus fin, qui lui permet d'isoler les dernières vingt-cinq années du vingtième siècle et de s'y attarder.

Cette période réfute l'hypothèse keynésienne, permettant ainsi de parachever la critique des thèses de Labini. Basso distingue aux fins de son argumentation deux périodes. La première va de la crise de 74-75 à 1989 et la seconde couvre les années quatre-vingt-dix. Abordons en premier lieu la période 1975-1989.

Depuis cette crise de 74-75, nous dit Basso, nous avons assisté à des attaques systématiques du capital contre le salariat dans le but d'augmenter les profits, la productivité, la flexibilité et l'intensité du travail. Cette restructuration du travail s'est traduite par une hausse du temps « réel » quotidien de travail.⁷

Cette augmentation s'explique par plusieurs facteurs. Nous avons déjà mentionné les hausses de l'intensité du travail et des heures supplémentaires et la baisse des taux d'absentéisme. Il convient d'y ajouter la baisse des salaires, des heures de pause et des vacances rémunérées, la hausse des taux de chômage et du travail fait par des immigrants, sans oublier l'augmentation du travail à temps partiel et des horaires variables, qui se traduisent par une baisse de la solidarité des travailleurs et par une diminution de leurs revendications. Ce sont tous ces facteurs, conjugués différemment selon les régions et époques, qui ont contribué à une hausse globale du temps de travail entre les années 75 et 89.⁸

En somme, nous pouvons résumer cette période en affirmant qu'elle a été axée vers la restructuration et la fluidification du travail comme moyens d'augmentation de la productivité. L'ensemble des processus a été repensé et tous les moyens mis en place pour augmenter la productivité.

Cette course à l'augmentation de la productivité a pris plusieurs formes, mais chacune d'elles a culminé en une augmentation du temps de travail et en une précarisation de l'emploi. Basso illustre cela par le cas de la France. Dans ce pays, le réaménagement du travail s'est fait en raison du souci de maximiser la productivité et la rentabilité des usines existantes. L'idée était d'extraire le maximum possible de rendement du capital fixe; les gestionnaires considérant que tout le temps mort, non productif, des usines constituait autant de perte de revenus possibles. Ils ont donc décidé de les faire produire à pleine capacité, de réorganiser le travail de façon à ce que les usines roulent 24 heures sur 24.

Les avantages d'une utilisation intense des usines sont triples. D'une part, il est possible de doubler la capacité de production (et plus) en utilisant les machines 24 heures plutôt que 12 heures. Car deux fois plus de temps de travail équivalent à deux fois plus de

7 p. 47.

8 p. 48.



COMPTES RENDUS D'OUVRAGES

Chaire de Recherche du Canada en Mondialisation, Citoyenneté et Démocratie

<http://www.chaire-mcd.ca/>

revenus. Ensuite, c'est un avantage en ce qui a trait à la compétitivité puisque les coûts d'amortissement du capital fixe peuvent aussi être absorbés plus rapidement. Enfin, il s'agit là d'une hausse globale de la rentabilité de l'usine, puisqu'il y a hausse de la productivité sans augmentation du capital fixe investi. Il n'y a, au regard des propriétaires des moyens de production, que des avantages à restructurer de la sorte les horaires de travail.⁹

Mais, si les effets de la restructuration du travail sont positifs pour les détenteurs de moyens de production, il n'en va pas de même pour le prolétariat. En effet, la fluidification du travail issue de la restructuration est multiforme, mais toujours négative pour le prolétariat.¹⁰

Au bout du compte, la productivité augmente soit grâce à la hausse du nombre d'heures travaillées, soit par l'augmentation de l'intensité du travail. C'est pourquoi les normes imposées par le BIT (semaine de 35 heures, fins de semaines et vacances rétribuées) sont des obstacles que les employeurs doivent contourner pour arriver à restructurer leur mode de production, augmenter les heures de travail, la productivité et la rentabilité de leurs entreprises. Un des principaux outils de restructuration utilisés est la multiplication des liens contractuels avec les employés.

Plusieurs types d'horaires et de contrats de travail sont créés. Certes, dans certains cas, les heures officielles de travail contractuel diminuent. Mais les heures supplémentaires augmentent massivement. Les quarts de travail remplacent les journées et, par conséquent, dépassent souvent les huit heures consécutives. Le travail nocturne et le travail du samedi ou dimanche se généralisent. Les heures deviennent élastiques.

Les milles et une méthode pour contourner la semaine de 5 jours de huit heures sont recherchées par les employeurs. Un autre exemple de ces techniques est l'annualisation des heures dans les contrats de travail. Les avantages de cette annualisation sont multiples pour les employeurs. Elle leur permet de faire varier les horaires en fonction des demandes du marché et donc de produire selon ces mêmes demandes tout en diminuant le travail moins productif.¹¹ Mais il y a plus.

Le calcul des heures de travail, nous rappelle Basso, est un enjeu de luttes importantes. L'annualisation de la comptabilisation des heures de travail profite aux capitalistes. Mais elle nuit aussi à la vie des ouvriers, car cette approche nie la réalité de leur vie biologique, psychologique et sociale, qui est fondée sur la quotidienneté... et c'est sur cette base, quotidienne, que nous pouvons mesurer « l'espace » occupé par le temps de travail dans la vie des ouvriers. C'est grâce à cette approche « quotidienne » qu'il est possible de saisir l'importance prise par le travail dans le temps quotidien dont disposent les ouvriers.

L'annualisation du temps de travail et la multiplication des horaires cachent la réalité à savoir que la situation d'exploitation du prolétariat reste la même...¹² Mais l'effet le plus important de ces mesures multipliant les horaires dépasse la simple considération des taux de profits. De manière générale, la fluidification des horaires a surtout pour effet, entre autres grâce aux quarts de travail multiples, de diminuer la cohésion et la solidarité du prolétariat et des syndicats en réduisant drastiquement les moments de socialisation et de vivre-ensemble des ouvriers entre eux et vis-à-vis du « reste » de la population.

⁹ pp. 49-50

¹⁰ p. 50.

¹¹ p. 52.

¹² pp. 108-117.



Plus encore que les avantages productivistes, cette neutralisation de revendications prolétaires avantage les propriétaires.

Ce regard sur les années 74-89 nous montre une hausse de la productivité qui est le fruit d'une restructuration du travail fondée sur une flexibilisation, une intensification et une augmentation des heures de travail.¹³ Ce portrait ne correspond en rien à celui prévu par Keynes et brossé par Labini. La tendance du capital semble être d'augmenter la productivité en augmentant les taux de profits réalisés sur le travail salarié, en augmentant au maximum du possible le rythme et la durée du travail. Si le temps de travail stagne après la deuxième Guerre mondiale, il recommence à augmenter sensiblement dès les années 70. La seconde période de cette fin de siècle, les années 90, verra les tendances de la période 75-89 s'approfondir et se confirmer dans l'ensemble des pays industrialisés.¹⁴

5 : La fin du 20e siècle 2 : 1990-1999

Les années 90 constituent aux yeux de Basso la confirmation de la tendance engagée dans la période précédente et, par le fait même, la réfutation ultime de la thèse de la diminution du temps de travail. Pour lui, cette décennie est caractérisée par trois phénomènes déterminants de la nouvelle donne dans le monde du travail. Il s'agit du toyotisme, de la flexibilisation des horaires et des politiques néolibérales. Ces trois facteurs ont contribué à maintenir la tendance déjà observée lors de la période 75-89 de l'augmentation ou de la stagnation des heures travaillées.¹⁵ Nous verrons successivement et de façon plus précise chacun de ces phénomènes dans la section suivante.

Le toyotisme est un mode d'organisation du travail d'inspiration fordiste développé au Japon en réaction à la crise du milieu des années 70. C'est un mode de gestion parfaitement adapté aux faibles taux de croissance enregistrés tant au Japon qu'ailleurs depuis 1975. Il vise à faire diminuer les coûts de production et ainsi à augmenter les taux de profits malgré la faible croissance de l'économie.

La principale cible du toyotisme est le travail rémunéré non productif. Ainsi, son objectif est la diminution du temps mort pour ramener le temps de travail productif à 100 %. Il faut que les ouvriers travaillent 60 secondes par minutes. Il faut augmenter le temps de travail en augmentant son intensité. À terme, il faut arriver à un rythme de production capable de se subordonner aux intérêts du marché.

Pour arriver à cette concordance parfaite du temps rémunéré et du temps productif, on ne s'en tient pas à une hausse du contrôle du travail des ouvriers. Il faut, de plus, augmenter la pression qu'ils ressentent, leur motivation à la productivité. Ainsi, on demande aux ouvriers de donner le meilleur d'eux-mêmes, de s'impliquer dans la réussite de l'entreprise au point qu'ils se « s'autocontrôlent », se fixant eux-mêmes des objectifs de productivité élevés.¹⁶

Lorsque ce ne sont pas les ouvriers qui se fixent eux-mêmes des objectifs de productivité élevés,¹⁷ les entreprises ont recours à d'autres stratagèmes pour maintenir une pression constante sur la force de travail en rémunérant un nombre d'ouvriers inférieur à celui

13 pp. 54-55.

14 p. 57.

15 *ibid.*

16 p. 59.

17 *ibid.*,



COMPTES RENDUS D'OUVRAGES

Chaire de Recherche du Canada en Mondialisation, Citoyenneté et Démocratie

<http://www.chaire-mcd.ca/>

nécessaire pour réaliser une tâche donnée. Les membres de l'équipe doivent ainsi redoubler d'ardeur pour atteindre des quotas de productivités qui sont virtuellement hors de leur portée. Par exemple, en réduisant toutes les équipes d'un membre et en ne changeant pas les objectifs de productivité les employeurs arrivent à imposer aux ouvriers un rythme de travail effréné, dans lequel les temps morts sont absents.

Le toyotisme constitue aussi à certains égards une attaque en règle contre les revendications ouvrières. Il réduit la solidarité ouvrière en mettant en compétition les ouvriers, en réduisant au maximum leur temps de socialisation, en les sortants des syndicats par de nouveaux types de contrats et de définitions de postes faisant des ouvriers les nouveaux associés ou citoyens des compagnies.

Basso nous rappelle que de plus, la « fidélité » renouvelée des ouvriers japonais et leur implication personnelle dans la hausse de profitabilité de leurs compagnies se traduisent également par une diminution marquée de l'absentéisme au travail (qui se situe au Japon aux alentours de 5 % soit la moitié du taux européen). Mentionnons aussi, de passage, qu'au Japon, les temps de transport moyens pour se rendre au travail sont en moyenne supérieurs à une heure et que le toyotisme est un système qui table sur la généralisation des heures supplémentaires qui atteignent au Japon une moyenne de 20 % du temps de travail total.¹⁸

Le toyotisme est une doctrine managériale fondée sur le principe opposé à l'hypothèse de Keynes. Plutôt que de faire chuter le temps de travail grâce aux hausses de productivité, il s'agit d'augmenter le temps de travail de façon à augmenter la productivité. Il va sans dire que le Japon était à bien des égards un terrain fertile pour le développement et l'implantation d'une telle doctrine. Mais les autres pays industrialisés, étant eux aussi soumis à de faibles taux de croissances, sont également susceptibles d'adopter le toyotisme.

Partout en occident, le toyotisme s'installe et s'impose. Basso nous présente plusieurs cas particuliers de réorganisations toyotistes tant aux Etats-Unis qu'en Europe pour nous le démontrer. Nous ne mentionnerons que deux de ces cas, l'un aux Etats-Unis et l'autre en Italie.

Basso nous présente, entre autres, le cas d'une usine de voitures de la compagnie Mazda située dans la région de Détroit. L'organisation du travail, sa densité et son rythme, y sont telles que, par rapport aux autres usines automobiles américaines telles celles de GM ou Ford, le temps moyen travaillé par minute est supérieur de 12 secondes. Ce sont ces 12 secondes par minutes qui se convertissent en 12 minutes par heures et en 96 minutes par jours de 8 heures donc en 8 heures (soit une journée) par semaine de cinq jours ce qui culmine en un total de 400 heures de travail productif par année par employé. Tout cela pour le même nombre d'heures rémunérées! Voilà qui démontre, pour ainsi dire, les énormes économies réalisables sur le « dos » du travail. Dans le cas de l'usine Mazda, cette réorganisation toyotiste de l'usine a permis une hausse du temps de travail de l'ordre de 30%... contre un salaire très légèrement supérieur à la moyenne de l'industrie.¹⁹

En Europe, l'implantation de ce mode de gestion du travail est également en cours. Basso présente en exemple l'usine Fiat-sata de Melfi. Là encore, nous constatons une augmentation de la densité du travail et de sa durée. Le rythme de la chaîne de montage a augmenté de 18% et les heures supplémentaires se sont généralisées. En plus, les heures supplémentaires non rémunérées ont augmenté puisque les ouvriers arrivent plus

¹⁸ p. 39 et p. 61.

¹⁹ p. 65.



tôt et/ou partent plus tard pour prendre de l'avance ou terminer leurs quotas quotidiens.

20

Nous voyons par ces deux exemples que loin de rester dans les frontières japonaises, le toyotisme s'est répandu partout en Occident depuis le début des années 90. L'augmentation de l'intensité du travail ainsi imposée est accompagnée d'une multitude de désagréments pour les ouvriers qui n'ont littéralement plus une seconde à eux. Mais comme toute bonne réorganisation du travail, le toyotisme nécessite une réorganisation des horaires et des contrats de travail. C'est précisément à cette réorganisation du temps de travail que Basso s'attarde ensuite. La flexibilisation des horaires est la seconde caractéristique marquante dès la décennie 90.

Les heures variables sont de plus en plus répandues en Europe comme au Japon et aux États-Unis. Les horaires dits atypiques portent de moins en moins bien leur nom. En 1995, en Europe, 15% des ouvriers avaient des horaires variables (shiftwork), 15 % travaillaient de nuit, 50 % travaillaient au moins un samedi par mois et 20 % au moins un dimanche. Il est manifeste qu'il existe un lien entre la volonté d'utilisation maximale du capital fixe, tant par son utilisation 24/24 que par l'intensification du travail, et la prolifération de ces horaires non conventionnels et variés. Car dans leur volonté de cesser de « perdre » des profits²¹ en laissant reposer les machines la nuit, les capitalistes se sont heurtés à l'impossibilité d'exploiter continuellement le même ouvrier 24 heures sur 24, 7 jours par semaine. Ils ont opté pour l'annualisation des horaires et des salaires ou encore pour les horaires par quarts plutôt que par jour pour contourner ce problème.

Ce faisant, ils nient sans complexes l'importance de la quotidienneté dans le rythme biologique, psychologique et social de l'expérience humaine. En faisant travailler les ouvriers à toute heure du jour ou de la nuit selon des horaires changeants et irréguliers, ils subordonnent la vie de ces individus et son rythme aux impératifs économiques du marché. La vie de ces ouvriers est entièrement dépendante des caprices de la rentabilité, elle ne leur appartient plus.²² En Occident, nous rappelle Basso, C'est maintenant près de 20 % des ouvriers qui sont soumis à ces horaires inhumains et asociaux.

Mais il y a plus. Car la répartition de ces horaires n'est pas aléatoire. Les ouvriers les plus pauvres, souvent des femmes, sont le plus souvent ceux à qui incombent ces horaires.²³ La variabilité des horaires prend plusieurs formes. L'une d'elles est le travail à temps partiel. Encore une fois, les femmes sont les plus nombreuses à être dans ce groupe.

Cette forme de travail, loin de constituer une réduction du temps de travail, s'avère contribuer à son augmentation. C'est que la grande majorité des emplois à temps partiel est occupée par des femmes, et ce travail rémunéré s'ajoute à leurs tâches ménagères non rémunérées et constituent donc une augmentation du temps de travail. Ces emplois sont pour la plupart des emplois non qualifiés et mal payés. Enfin, ce ne sont pas les travailleurs salariés qui passent au travail à temps partiel, mais plutôt des chômeurs qui n'accèdent que partiellement au marché du travail. C'est la création d'une nouvelle classe pauvre, mais qui travaille néanmoins : une pauvreté laborieuse.²⁴

Mais pour que ces modifications des contrats de travail se réalisent, il a aussi été nécessaire que les gouvernements appliquent une série de politiques et de mesures législatives rendant possibles les réorganisations de ces liens contractuels. Ce sont

²⁰ *ibid.*

²¹ p. 70.

²² pp. 71-74.

²³ pp. 72-73.

²⁴ pp. 132-136.



COMPTES RENDUS D'OUVRAGES

Chaire de Recherche du Canada en Mondialisation, Citoyenneté et Démocratie

<http://www.chaire-mcd.ca/>

précisément ces politiques, ici désignées sous le vocable de politiques néolibérales, qui constituent le troisième facteur principal de l'évolution du temps de travail durant les années 90.

La précarisation générale de l'emploi et la dégradation des conditions de travail des ouvriers sont les principaux résultats tangibles de ces législations. La période de croissance sans augmentation de l'emploi durant les années 80-90 a donné lieu à une compétition entre les ouvriers due à l'augmentation des taux de chômage. Une des raisons de cette augmentation est que la hausse de la productivité s'est fait par le biais de l'utilisation accrue des machines. Les autres raisons de cette hausse du taux de chômage nous ont déjà été suggérées par Basso. En effet, l'intensification du travail, la flexibilisation des horaires et l'augmentation du temps de travail ne sont pas des mesures tout à fait propices à la création d'emploi.²⁵

Les conséquences de l'application des politiques néolibérales sur le temps de travail sont nombreuses. Tout d'abord, la chute du taux d'absentéisme du aux maladies, mais aussi et surtout aux grèves. Ces politiques visent à « casser » le mouvement ouvrier. La compétition accrue entre les travailleurs, la diversification des types de contrats, l'augmentation du travail précaire, temporaire ou à temps partiel, sont facilitées par le néolibéralisme. Nous avons déjà vu ces éléments et nous n'y reviendrons pas. Toutefois, il importe de souligner que Basso identifie trois nouveaux fronts des attaques des politiques néolibérales envers le prolétariat. Il s'agit des projets visant à la réduction des vacances payées, à la généralisation du travail des jeunes (apprentis et stagiaires...) et enfin du « dossier » des pensions et des retraites.²⁶ Autant de nouveaux fronts sur lesquels les ouvriers doivent se défendre.

Les politiques que Basso qualifie de néolibérales sont celles qui permettent aux employeurs de s'attaquer aux conditions de travail et avantages sociaux des ouvriers. Le portrait qu'il nous dresse en est un dans lequel la presque totalité des politiques appliquées durant la décennie 90 nuisaient aux ouvriers et favorisaient les employeurs. Sans compter que, bien souvent, l'attitude bienveillante des gouvernements à l'égard des employeurs est passive plutôt qu'active. Un bon exemple de cela est l'attitude des gouvernements à l'égard des heures supplémentaires. Empressés de faire respecter les législations restreignant la semaine de travail aux alentours de 35 heures, ces mêmes gouvernements ignorent l'augmentation importante du nombre d'heures supplémentaires travaillées et, par le fait même, du nombre d'employés ayant de longues heures (c'est-à-dire plus de 50 heures par semaines).²⁷

Le regard que porte Basso sur la dernière décennie du 20e siècle achève de nous convaincre de l'intensification et de l'augmentation de la durée de travail en plus de nous démontrer son rôle croissant dans la détermination de l'usage de son temps par l'ouvrier, au détriment des considérations physiques, émotionnelles et sociales. Les données concernant le temps de déplacement moyen des ouvriers, qui augmentent de 1 à 2 heures le nombre quotidien d'heures consacrées au travail, portent les journées moyennes de travail aux limites du tolérable, vers les 12 à 13 heures par jours. Le peu de temps qu'il reste aux ouvriers ne suffit qu'à peine au renouvellement de leur force de travail et à leur participation à la société de consommation.

²⁵ pp. 79-80.

²⁶ p. 81.

²⁷ pp. 85-87.



6 : Quatre fictions concernant le travail

La démonstration de Basso ne s'arrête pas là. Il passe en revue l'application des politiques néolibérales, du toyotisme et de la flexibilisation des horaires aux États-Unis, en Europe et au Japon. Nous pouvons lire, dans les sections qu'il y consacre, l'exemplification des trois tendances et leurs effets concrets sur le temps de travail. Une fois cette démonstration terminée, Basso consacre une section de son livre à déconstruire les thèses qui vont à l'encontre de la sienne ou qui, si elles sont avérées, sont susceptibles de la discréditer. Ce travail de discrédit des thèses rivales a été entamé par Basso dès les premières pages de son ouvrage. Nous ne reviendrons pas inutilement sur les sujets que nous avons déjà abordés.

La première thèse réfutée par Basso est celle des « portes feuilles de temps ». Ces études, comme celle de Labini, affirment que le temps de travail moyen a chuté de 50 % durant les 100 dernières années. Basso formule un certain nombre de critiques à l'endroit de ce type d'études.

Tout d'abord, d'un point de vue méthodologique, les échantillons sur lesquels elles sont fondées sont problématiques. En effet, ces échantillons sont composés d'individus âgés de 14 à 75 ans, ce qui fait qu'ils ne sont pas tous travailleurs ou en âge de l'être. De plus, il n'y a pas de prise en compte du travail non rémunéré et le calcul est basé sur une semaine de 7 jours plutôt que sur une semaine de 5 jours. Ce calcul mène à une sous-estimation des heures de travail quotidiennes actuellement en cours en occident...

De plus, Basso estime que ces calculs surestiment les heures de travail au cours au 19^e siècle... Autres torts de ces calculs, ils sont fondés sur un calcul annualisé plutôt que quotidien des heures de travail et ne considèrent pas les périodes des deux Grandes guerres durant lesquelles le temps de travail était très élevé.

Non seulement le temps de travail n'a que légèrement chuté, mais il s'est intensifié, s'est subordonné aux machines puis au marché, en plus de se délocaliser et de s'éloigner du rythme de vie humain. Bref, le temps de travail du monde agricole caractéristique du 19^e siècle est difficilement comparable au temps de travail de l'industrie capitaliste de cette fin de 20^e siècle. Si nous esquissons néanmoins une telle comparaison, nous constatons que plutôt que de diminuer, le temps de travail a stagné ou augmenté et est maintenant plus que jamais déterminé par des impératifs exogènes à la vie des ouvriers, ceux du marché. Somme toute, Basso nous rappelle que les réductions du temps de travail enregistrées durant le vingtième siècle ne sont que les résultats de l'avènement (depuis 1920) de la semaine de 35 heures et de 5 jours et des deux semaines de vacances payées : elles ne sont pas le résultat de la hausse de la productivité du travail. Bref, les baisses dans le temps de travail sont plutôt des résultats des luttes ouvrières qui ont ponctué le vingtième siècle.²⁸

Une autre fiction démentie par Basso est celle du « paradis » des services. Car bien qu'il ne s'attarde qu'aux ouvriers industriels, Basso souhaite montrer que ses conclusions sont aussi bonnes pour les autres domaines du salariat. Les services, nous dit-il, ne sont bien souvent rien d'autre que des services de l'industrie (transport, etc.). La distinction entre service et industrie est donc, en soit, problématique. Mais il y a plus. Le « temps » de l'administration tend lui aussi à s'arrimer sur le temps de l'usine. Il y a un mode industriel d'organisation du travail qui s'imisce dans « les services », notamment, par le biais de l'informatisation. Enfin, cette économie des services s'appuie sur une économie

²⁸ pp. 92-101.



COMPTES RENDUS D'OUVRAGES

Chaire de Recherche du Canada en Mondialisation, Citoyenneté et Démocratie

<http://www.chaire-mcd.ca/>

de soutiens immense, de type industriel.²⁹ (Toutes les activités ouvrières rendues nécessaires par l'économie des services, telles la construction et l'entretien des édifices où ces services sont rendus et la production manufacturière des outils informatiques de l'ère de l'information...)

De plus, l'économie de service est la plus susceptible d'être délocalisée. Le cas du télétravail est un bon exemple de service organisé selon les principes en vogue dans les industries.³⁰ La dégradation des conditions de travail des individus qui oeuvrent dans ce secteur est importante, mais faute de mieux ils se voient obligés d'accepter ces conditions. Enfin, comme dans la majorité de ces emplois délocalisés, les risques d'accident et de maladie liés au travail sont supérieurs à la moyenne.

La thèse d'un capitalisme européen distinct des capitalismes américains ou japonais est parfois opposée aux thèses qui, comme celle de Basso, tentent de cerner des points communs à tous les capitalismes. Mais la prétendue différence européenne fait aussi l'objet de critiques de la part de Basso. À ses yeux, l'Europe est engagée sur la même voie que le Japon et les États-Unis tant du point de vue de l'implantation de mode d'organisation du travail fondé sur le toyotisme que de celui de la flexibilisation des horaires et de l'application de politiques néolibérales. Trois phénomènes viennent selon lui corroborer sa position. Tout d'abord, nous assistons en Europe à une augmentation massive du temps d'exploitation et d'utilisation des usines. Aussi, les pourcentages de la population active qui ont des horaires atypiques augmentent sans cesse. Enfin, l'augmentation des ouvriers travaillant de longues heures suit la même courbe. Sans s'en tenir à ces trois phénomènes, Basso montre à travers eux la disparition de la « distinction » européenne... et rappelle que ce qui persiste de cette distinction n'est que le vestige des acquis des luttes ouvrières qui ont fait rage sur le vieux continent durant le vingtième siècle.³¹

7 : conclusion

Nous aurions pu traiter autrement de l'ouvrage de Basso. Mettre l'accent sur la théorie marxiste qui y est à l'œuvre, tenter de débusquer les failles de la démonstration. Mais Basso prend grand soin de se prémunir à l'avance contre les approches tentant ainsi de réfuter sa « preuve ». Nous avons plutôt pris le parti de présenter la thèse le plus succinctement possible et d'ainsi laisser à d'autres les critiques. Nous nous contenterons donc de quelques remarques éparses sur la position défendue par Basso et la démarche qu'il a adoptée pour cette défense.

Basso choisit la voie de la polémique, se positionnant d'emblée dans un débat opposant la théorie marxiste et la doctrine keynésienne. Son parti est clairement établi aux pages 205-207 de son ouvrage lorsque, citant le Marx du *Capital*, il affirme que la tendance du capitalisme est à l'appropriation de la totalité du travail vivant, c'est-à-dire de la totalité de la vie des hommes, à l'absorption de la vie par le travail. Il s'oppose ainsi à la position keynésienne qui suppose que le capitalisme, grâce aux hausses de productivité, verra chuter sa nécessité de recourir au travail vivant et culminera en une société des loisirs dans laquelle le temps consacré au travail rémunéré sera insignifiant. Cette opposition aux théories à saveur keynésienne actuellement en vogue est appuyée sur une analyse de l'évolution du temps de travail durant le 20^e siècle et plus particulièrement durant les années 1975-1999. Les données observées par Basso tendent à conforter sa thèse et nous constatons avec lui que dans les pays industrialisés, les ouvriers n'ont pas vu leurs

²⁹ pp. 120-127.

³⁰ Phénomène remarquablement décrit dans le « Elbonian Call Centre » de l'entreprise ou œuvre Dilbert.

³¹ pp. 127-132.



COMPTES RENDUS D'OUVRAGES

Chaire de Recherche du Canada en Mondialisation, Citoyenneté et Démocratie

<http://www.chaire-mcd.ca/>

horaires quotidiens de travail diminuer significativement. Ces heures, nous martèle Basso, se sont intensifiées et ont stagné. Mais chose certaine elles n'ont pas diminuée significativement.

Ceci étant dit, le titre du livre de Basso est « Modern Time, Ancient Hours ». Est-ce à dire que pour Basso les heures de travail d'aujourd'hui sont semblables aux heures travaillées par les ouvriers des industries du capitalisme industriel de la fin du 19^e siècle? C'est sur cette question qu'échoppe la thèse de Basso. Non pas qu'il l'évite, au contraire. Mais sa réponse catégorique est entachée d'un « péché » originel qu'il confesse lui-même. C'est que Basso affirme qu'en considérant la situation des ouvriers à l'échelle mondiale plutôt qu'en s'en tenant, comme il le fait, à l'échelle des pays industrialisés, force nous est de constater que les conditions de travail qui régnaient à la fin du 19^e siècle, les horaires de 12 à 14 heures par jours durant 6 ou 7 jours par semaine, sont encore celles que doivent subir les 4/5 de la population mondiale.³² Nous voyons bien qu'il y a là un léger problème de méthode ou, au mieux, un éditeur désireux de mousser ses ventes avec un titre accrocheur. La démonstration faite par Basso n'est pas exactement celle suggérée par le titre de l'ouvrage. Mais elle n'est pas moins intéressante. Basso nous démontre que les heures de travail n'ont pas considérablement diminué depuis les 40 dernières années, période durant laquelle la productivité a fait des bons sans précédent. Mais il fait cette démonstration pour l'occident et les pays développés, non-pas pour les pays du tiers-monde. L'étude serrée qu'il effectue sur les données européennes, japonaises et américaines n'est pas reproduite sur des données du Tiers-Monde et ces conclusions à cet égard ne peuvent être considérées comme démontrées.

Ceci étant dit, nous ne souhaitons pas du tout contrarier une thèse avec laquelle nous adhérons « instinctivement » pour ainsi dire. D'autant plus que l'auteur est loin de négliger l'importance de la délimitation de son objet de recherche ou des moyens de l'appréhender.

En effet, Basso prend la précaution, dès le début de son ouvrage, de spécifier que les données sur lesquelles il se fonde ne sont ni exhaustives ni fiables à 100 %. Les heures de travail utilisées dans son livre sont les heures officielles rémunérées telles que déclarées par les employeurs.

Ces données ne concernent que les pays développés et, puisqu'ils émanent du patronat, tendent à être sous-estimées. Ainsi, si ces données sont peu fiables, le biais qu'ils peuvent induire n'est pas à la faveur de la thèse défendue par Basso. En effet, les heures de travail déclarées par les syndicats et les ouvriers sont systématiquement et considérablement plus élevées que celles fournies par les compagnies. De plus, la considération des données concernant l'évolution du temps de travail des ouvriers industriels du tiers-monde aurait sans doute elle aussi favorisée la thèse de Basso puisque les données parcellaires dont il dispose le laisse entrevoir. Mais c'est précisément le caractère trop parcellaire, tant des données de provenance syndicale que de ceux du Tiers-monde qui a poussé Basso à se rabattre sur les données fournies par le patronat des pays fortement industrialisés. Sachant toutes les précautions prises par Basso pour bien cerner son objet et pour poser le mieux possible les critiques quant aux choix de ses données, nous comprenons mieux sa témérité quand vient le temps de statuer sur la condition générale des travailleurs industriels de la fin du 20^e siècle. Puisqu'il a démontré que dans les pays les mieux nantis et où la redistribution des richesses semble la plus avancée, les heures quotidiennes de travail auxquelles sont soumis les ouvriers n'ont pas diminué, il se sent autorisé à conclure, naturellement cette fois, que la situation à l'échelle planétaire est pire encore.

³² pp. 112-119.



COMPTES RENDUS D'OUVRAGES

Chaire de Recherche du Canada en Mondialisation, Citoyenneté et Démocratie

<http://www.chaire-mcd.ca/>

En plus de cette légitimation de l'extrapolation des résultats du Tiers-monde, nous pouvons ajouter deux autres remarques à sa défense. La question des heures de travail n'est pas seulement théorique. Ses implications sont multiples et englobent une pluralité d'aspect de la vie des ouvriers. L'affirmation, contredite par les faits, que la hausse de la productivité mène à une baisse du nombre d'heures travaillées cache une réalité pénible à supporter pour bien des ouvriers. En abordant cette question comme le fait Basso, s'ouvre une boîte de Pandore dont se passeraient bien ceux à qui profite l'organisation actuelle du travail. Car en questionnant l'évolution des heures de travail, c'est toute l'organisation actuelle du travail, avec son arrière-plan juridique et politique qui risque d'être remise en question. La constatation de l'existence de « victimes » du régime actuel de production industrielle ne peut laisser indifférent. Et Basso est de ceux qui savent que de ne pas s'insurger contre la « production » de ces victimes par le système dont nous faisons partie revient à l'entériner et à accepter que des vies humaines soient subordonnées aux impératifs de productivités plutôt qu'à ceux posés par leur qualité d'être humains.

Basso accepte la responsabilité de sa constatation et s'acharne par conséquent à mettre en lumière les éléments du système de production industrielle actuel qui contribuent à la surdétermination de la vie par le travail. Il montre dans cette foulée les liens qui unissent la hausse des heures de travail et des taux de profit des compagnies à la chute des mouvements de revendications ouvrières. Il ne ferme pas les yeux sur la provenance manifeste de la hausse de la rentabilité des compagnies qu'est l'augmentation du travail vivant. Pour toutes ces raisons, l'ouvrage de Basso constitue une excellente porte d'entrée à la réflexion sur l'organisation actuelle du travail, sur sa place dans la vie des êtres humains et dans la société et surtout, sur la nécessité de porter un regard critique sur la société actuelle et l'ensemble de son organisation.

NOTE IMPORTANTE

Si vous désirez citer ce document, nous vous prions de bien vouloir utiliser la référence complète dans le format suivant :

Pizarro Noël, François. «Pietro BASSO. *Modern Time, Ancient Hours.* Londres, Verso, 2003,». *Comptes rendus d'ouvrages.* En ligne. <<http://www.chaire-cd.ca>>.

Les idées exprimées dans ce document n'engagent que l'auteur. Elles ne traduisent en aucune manière une position officielle de la Chaire de recherche du Canada en Mondialisation, Citoyenneté et Démocratie.